Document generated on 07/17/2025 8:04 p.m.

L'Inconvénient

Parents et amis sont invités à y assister - Hervé Bouchard

Mathieu Bélisle

Number 80, Spring 2020

Les 20 meilleurs romans québécois du nouveau siècle

URI: https://id.erudit.org/iderudit/93694ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bélisle, M. (2020). Parents et amis sont invités à y assister - Hervé Bouchard. *L'Inconvénient*, (80), 12–12.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Parents et amis sont invités à y assister

Hervé Bouchard

Ce « drame en quatre tableaux avec six récits au centre » se présente d'emblée comme une œuvre faite pour être lue plutôt que jouée. L'histoire « se passera dans le noir comme tout ce qui compte », avant que la scène s'éclaire enfin, vers l'avant-dernière page du livre, pour nous faire voir la salle remplie de « parents et amis » jouant chacun « le rôle de sa vie », parmi lesquels on trouve l'auteur lui-même, Hervé Bouchard, « citoyen de Jonquière à carnet ». C'est moins à une pièce de théâtre qu'à une récitation que nous avons droit, dont les protagonistes ne sont d'ailleurs pas des personnages mais des « persons », comme s'ils se trouvaient réduits à des sons se frayant un chemin dans la pénombre. Ces persons se définissent par la négative, moins par ce qui les caractérise en propre que par ce qui leur fait défaut, les principaux rôles dans cette histoire se trouvant structurés autour d'une absence, celle du père et du mari : nous entendons la parole de la Veuve manchée, une femme faite de bois et privée de bras, de ses fils, mi-hommes, mi-chiens, présentés comme des « orphelins de père », numérotés de un à six, de ses sœurs réunies en chœur, et de quelques figures marginales marquées par la même incomplétude (« l'épisodique Laurent Sauvé », un prêtre à la langue coupée).

Un tel univers paraît à la fois très proche et très lointain, comme si chaque figure, chaque parole, chaque fait se trouvait soumis *en même temps* à la familiarité et à l'étrangeté : la langue joualisante atteint des fulgurances poétiques et produit des aphorismes pénétrants, la religion catholique est incarnée par un prêtre polonais et par un alpiniste amateur d'exégèse biblique, le terroir prend des proportions magiques. Dans cet univers, nous sommes privés de repères, de la moindre possibilité de surplomb ou de recul, comme si tout se trouvait ramené sur un même plan indifférencié. Nous nous situons dans une sorte de temps mort, où la durée n'a pas de sens (l'un est né en 1616, l'autre en 1906 ; « tantôt » et « l'autre jour » deviennent des équivalents). Nous habitons « le temps nul d'un commencement fini », où l'effort de mémoire devient superflu : « Nous n'avons pas de souvenirs, nous n'avons rien oublié », disent les orphelins. Les êtres et les choses sont englués dans une matérialité presque absolue, sans cesse ramenés à leur plus bas dénominateur commun, celui de la « marde », ubuesque. Ne reste que la parole pour combler le vide et se mesurer à lui, pour résister à la disparition et s'accoutumer à la difficulté d'être : « Je suis et c'est trop », dit la veuve, « en pauvre Hamlet qui magasine ».

Comment ne pas voir dans ce drame étrange l'équivalent d'une plongée dans l'inconscient collectif québécois ? Tout le « refoulé » s'y trouve comme en concentré : l'absence du père et l'obsession de l'origine, l'omniprésence de la mère, forcée de s'interroger sur son rôle et son autorité (« Est-ce que je suis bien au centre ? »), la négativité ontologique et l'horizontalité presque absolue (« On n'arrive pas à s'élever »), au sein desquelles chacun « se montre outrageusement quelconque », où un chœur chante en « bas », comme si ce « bas » était une nouvelle note à inclure dans la gamme. L'ensemble est d'une étonnante drôlerie, et pousse si loin dans l'absence d'élan métaphysique, dans le deuil de la hauteur (l'homme que la veuve et les orphelins pleurent, et que nous sommes invités à pleurer avec eux, ne s'appelle-t-il pas *Beaumont* ?), qu'on finit par goûter les beautés amères de cette pauvreté reçue comme un don, et qu'on en vient à comprendre, aussi modeste et désespérante que soit une telle découverte, que « l'absence est une chose », que dans le rôle de sa vie chacun « doit apprendre à se débrouiller avec la honte d'être là ». ■

Mathieu Bélisle